

Ils seront inquiets sous le joug de leurs maîtres, ardents dans les combats, féroces dans leurs vengeances, mais vainqueurs généreux, ennemis hospitaliers, et guerriers aimables. Dès qu'une consistance politique aura produit le repos, et le repos des mœurs douces et sociales, cette brûlante activité d'imagination recevra une direction toute nouvelle; tempérée par l'effet d'un climat heureux et d'une terre favorisée des dons de la nature, elle les conduira rapidement aux résultats les plus brillants de la civilisation: ils perfectionneront les sciences utiles, s'entoureront des prestiges des arts, auront de la magnificence dans leurs monuments et de l'élégance dans leurs mœurs. S'ils empruntent à la Grèce ses livres et sa philosophie, à l'antique Égypte quelque chose de la décoration intérieure de ses édifices, leurs ouvrages n'en seront pas moins enfants d'un génie libre, et porteront à jamais l'empreinte d'une piquante originalité.

Les femmes concourront puissamment au perfectionnement de ces mœurs nouvelles dont elles ressentiront les premières les inappréciables bienfaits: jusque-là reines dans les fers, elles briseront (sur le sol de l'Europe) les entraves du harem solitaire, reprendront leurs droits, établiront leur doux empire, et feront fuir devant elles les derniers vestiges de la rudesse africaine. Leur possession ne sera plus l'unique prix de la force; il y aura un art de plaire. Esclaves à leur tour, les hommes leur rendront un culte passionné. A la gravité des mœurs publiques succéderont les jeux nobles et brillants où la force s'allie à la grâce; l'armure des guerriers se cachera sous les devises, les chiffres et les couleurs emblèmes de tendresse; amants, poètes, et toujours soldats intrépides, ils composeront leur existence de la douceur des fêtes et des scènes terribles des combats. L'Europe leur sera redevable du modèle le plus élégant des mœurs chevaleresques; l'histoire moderne, de quelques pages où les couleurs de la poésie pourront sans feinte s'allier à son austère simplicité; et tous les âges, d'un éternel aliment au goût si naturel à l'homme pour l'extraordinaire et le merveilleux.

Et ce n'est pas à l'imagination seule et aux arts qu'ils auront légué des leçons ou des modèles. L'homme d'état doit trouver un riche sujet de méditations dans le double examen des causes qui élèveront rapidement ce peuple à un si haut point de prospérité, et de celles qui l'entraîneront à sa chute. mais c'est par le tableau des événements qui composent leur histoire qu'elles doivent se développer.

#### INVASION DE L'ESPAGNE.

L'Espagne, soumise dès long-temps à la domination des Goths, étoit gouvernée à l'époque de l'invasion des Arabes par Rodéric, prince du sang royal, mais plus célèbre par l'événement funeste qui arriva sous son règne que par ses qualités personnelles. Vitiza, son prédécesseur, avoit versé le sang de ses plus illustres sujets, et Théodofroid, pere de Rodéric, fut au nombre de ses victimes. Rodéric se réfugia dans les provinces de la domination

romaine, obtint des secours, rallia les mécontents, et vengea son pere en ôtant à Vitiza la couronne et la vie. Les deux fils du roi détrôné chercherent un asile chez les Maures d'Afrique, et firent depuis avec Rodéric une paix simulée.

Rodéric, une fois assuré sur le trône, démentit les espérances que ses grandes qualités avoient fait concevoir : ses désordres, ou plutôt son indolence, le rendirent odieux, et l'intérêt commençoit à se reporter sur les enfants de Vitiza, jeunes, errants dans l'exil, et absous par l'infortune, des crimes de leur pere. Aidés par le crédit et l'habileté de leur oncle Oppas, archevêque de Toled, homme ambitieux et dissimulé, ils se formerent un parti puissant. Leurs projets furent cependant déjoués. Le comte Julien avoit, dit-on, trempé dans le complot, et la crainte de la vengeance de Rodéric fut, selon plusieurs historiens, le motif qui détermina sa trahison, et non la prétendue injure faite par Rodéric à sa fille dans son propre palais. Des écrivains modernes ont réfuté cette dernière tradition, dont aucune circonstance ne paroît attester la vérité.

Quoi qu'il en soit, le comte Julien, le plus redoutable des vassaux de Rodéric, gouverneur des places maritimes les plus importantes de l'Andalousie, seigneur indépendant de terres considérables dans cette province et dans la Mauritanie-Tingitane, venoit de repousser les Arabes qui avoient tenté de s'emparer de Ceuta, lorsqu'il offrit à leur général de lui faciliter l'invasion de l'Espagne, en livrant d'abord toutes les places qui reconnoissoient son autorité. Une proposition aussi inattendue ne devoit pas exciter moins de méfiance que de surprise : Moussa en l'acceptant ne voulut livrer au hasard de cette entreprise que cent cavaliers et quatre cents fantassins. Cette petite troupe, à laquelle se joignirent les vassaux du comte, dévasta rapidement la côte sans défense, et rentra en Afrique chargée d'un riche butin. Ce premier succès fut aux yeux de Moussa une garantie suffisante de la fidélité du comte, et de la certitude des espérances qu'il avoit données. Sept mille hommes partirent sous la conduite de Tarik, officier renommé pour son courage parmi ses intrépides compatriotes : ils aborderent à la pointe d'Europe, dont le nom est devenu monument historique. *Gibraltar*, et dans l'origine *Gébel al Tarik*, signifie la montagne de Tarik. Héraclée et Algérie se rendirent sans défense. Éveillé du sein des plaisirs, comme par un coup de tonnerre, Rodéric rassembla avec précipitation quelques bandes sans discipline, presque sans armes, et mit à leur tête un prince de son sang : ce prince fut tué le premier, et ses lâches soldats prirent la fuite. Tarik sema le ravage et la terreur dans la belle Andalousie.

Tout sembloit d'accord pour assurer les succès des Arabes. La misérable politique de Vitiza avoit fait tomber les murs de la plupart des places fortes du royaume, et l'indolent Rodéric ne les avoit point relevés ; il venoit même, par un aveuglement inconcevable, de dégarnir le cœur de ses états de ses meilleures troupes pour les envoyer aux frontieres du nord s'opposer aux incursions présumées des Francs et des Navarrois. Cette fausse mesure lui fut, dit-on, suggérée par le comte lui-même. D'ailleurs les Goths à cette époque, éternés par un long repos, n'avoient plus aucune trace de ces mœurs austeres et de cette vaillance

farouche qui distingua leurs ancêtres : la jeunesse oisive au sein des villes dédaignoit les exercices belliqueux, et se croyoit assez forte d'une vaine renommée.

Cependant Rodéric se ressouvient qu'il est roi, et fait un appel général à tous les grands du royaume : chaque duc, chaque comte rassemble ses vassaux sous sa bannière. Le monarque se voit bientôt à la tête de plus de cent mille hommes. Malgré l'ivresse de leurs premiers succès, les musulmans s'arrêtèrent à l'aspect de l'armée chrétienne, et Tarik, assez jaloux de sa gloire pour craindre le hasard d'un combat trop inégal, demanda et attendit des secours. Moussa porta leur nombre à douze mille : des chrétiens mécontents, de nouveaux prosélytes d'Afrique se joignirent à cette petite armée, et elle se crut assez forte pour tenter le renversement de la monarchie des Goths. D'heureux présages annonçoient la victoire à leur audace, et de superstitieuses terreurs battoient d'avance les chrétiens. Le prince bravant, le respect des peuples pour une antique tradition, avoit violé le mystère d'une tour fameuse, au sort de laquelle s'attachoient les destins de l'empire.

Les deux armées restèrent trois jours en présence l'une de l'autre, et préparèrent une affaire décisive par de légers combats : le quatrième jour les bataillons chrétiens se déployèrent sur la plaine, et les musulmans, perdus dans cette vaste multitude d'ennemis, parurent d'abord céder la victoire au nombre. La présence d'esprit de leur intrépide chef releva leur courage : Où fuirez-vous ? dit-il ; l'ennemi est devant et la mer est derrière. Suivez-moi : il faut que je meure ou que je foule aux pieds le roi des Goths. Dans ce moment, la défection préparée de l'archevêque Oppas et de ses deux neveux porta le trouble et le désordre dans l'armée chrétienne. Rodéric, après quelques vains efforts, atteint de la terreur commune, acheva sa ruine par une fuite prématurée ; n'ayant pas su finir en roi, il n'obtint de la fortune qu'une mort honteuse, et se noya, disent quelques historiens, en traversant le Bétis : on trouva sur les bords du fleuve les débris de sa pompe royale.

Ainsi tomba dans les plaines de Xerès la monarchie des Goths : le courage l'avoit fondée, la mollesse la détruisit. On verra les chrétiens se défendre et résister encore ; mais ils n'opposeront plus que d'impuissantes digues à la fureur du torrent.

Le futur fondateur de la moderne monarchie espagnole, Pélage, alors très jeune, se trouva, dit-on, à cette bataille. Ce prince, cédant à la fortune, alla dans les montagnes des Astures attendre ses grands destins ; et bientôt, réunissant à ces braves montagnards les intrépides Cantabres, vengea dans le sang des Maures et des lieutenants d'Abdelazis une partie de la honte de la journée de Xerès. Ce premier succès rallia sous ses drapeaux une foule de chrétiens dispersés, et prépara la puissance des royaumes de Léon et de Castille.

Les fuyards de Xerès, réunis dans Écija, vendirent chèrement leur vie. Cordoue fut surprise : les chrétiens retranchés dans la cathédrale s'y défendirent pendant trois mois. Tarik avoit divisé ses troupes pour hâter ses conquêtes, et prenoit en même temps possession de toute la côte maritime de l'Andalousie. Retournant sur ses pas, il traversa les montagnes fameuses qui séparent cette province de la Castille, et réunit sous les murs de Toledé ses

guerriers chargés des dépouilles du midi. Les plus fervents catholiques avoient déjà fui emportant les reliques sacrées; ceux qui avoient osé attendre l'arrivée des Sarrasins capitulerent, et durent admirer la modération d'un vainqueur qui leur laissa leurs églises, leur culte, et leurs tribunaux accoutumés.

Habile à profiter de la victoire, Tarik se répandit comme un torrent dans les provinces de Castille et de Léon. Il poursuivit sa marche victorieuse jusqu'à Gijon, ville maritime située à l'extrémité nord occidentale de la province des Asturies, n'ayant trouvé, dans une étendue de pays de sept cents milles, que la seule ville de Cordoue qui eût osé se défendre, et dont les habitants eussent préféré un trépas généreux à cette servitude que la politique musulmane savoit pourtant adoucir.

Moussa, indigné de voir son lieutenant lui ravir tant de gloire, se hâta de passer en Espagne à la tête de dix mille Arabes et d'un nombre égal d'Africains. Tarik recut, dit-on, l'ordre humiliant de rendre un compte exact des dépouilles; et Moussa, qui sut aisément le trouver coupable, flétrit par un châtement ignominieux des lauriers qu'il envioit en secret. On ajoute que Tarik, malgré cette sanglante injustice, accepta un nouveau commandement dans la Catalogne. Les historiens font honneur à son zèle pieux de cette résignation plus qu'humaine.

Il restoit cependant à Moussa des obstacles à vaincre et des combats à livrer. Les Goths avoient eu le temps de compter leurs ennemis, et de se fortifier dans les places qui leur restoient. L'impétuosité musulmane se brisa devant les remparts de Mérida et de Séville, et la famine triompha à peine de la constance de leurs généreux défenseurs: Sarragosse et Barcelone ne secoururent point ces deux villes; et dès ce moment les flottes sarrasines parcoururent librement toutes les côtes de l'Espagne sur la Méditerranée. Moussa borna là ses conquêtes, et craignit ou dédaigna dans ce premier moment de poursuivre les Goths fuyants au-delà des Pyrénées: mais bientôt son imagination exaltée par tant de succès lui présente de plus vastes triomphes; il médite de franchir ces redoutables barrières, dévore en idée les nouvelles monarchies de l'occident, place le Coran sur le dernier autel du Christ, et retournant vainqueur à travers les nations barbares de la Germanie, parvient à l'Euxin, fait tomber les remparts de Byzance, et porte aux pieds du souverain de Damas les débris de vingt sceptres, et les hommages du monde subjugué.

Il eût peut-être réalisé ces rêves d'un délire audacieux, car la France n'avoit pas encore le héros qui vingt ans plus tard sut arrêter Abdérame; mais impérieusement rappelé par le calife, il se vit contraint de retourner à Damas: ses immenses richesses le suivirent. Parmi les trésors qu'il avoit conquis se trouvoit cette fameuse table d'une seule émeraude, et soutenue par trois cent soixante pieds d'or massif enrichis de pierres précieuses: mais le plus remarquable de tous, et le plus bel ornement de son triomphe, fut un cortège composé de la jeunesse noble des Goths, et de vingt mille jeunes captives, choisies parmi tout ce que le sang avoit de plus illustre et la beauté de plus rare. Tant de richesses et tant de gloire

ne sauverent pas ce grand capitaine de l'injuste rigueur de son maître, et l'injure faite au brave Tarik fut trop expiée par l'humiliation d'un châtement semblable, et de l'exil auquel Moussa fut condamné.

Abdélazis son fils lui succéda dans le gouvernement de l'Espagne. Tandis que Moussa portoit la guerre dans les Pyrénées, celui-ci soumettoit les insurgés de Séville, et combattoit Théodomir, prince vaillant, que Rodrigue avoit tenu dans l'obscurité, et le seul qui soutint alors dans le midi de l'Espagne l'honneur du nom chrétien. Abdélazis aima mieux lui accorder une paix honorable que de payer sa défaite par des flots du sang des fideles. Théodomir resta maître du territoire des de villes Murcie et de Carthagene, moyennant un léger tribut.

Frémissant du destin de son pere, Abdélazis forma le projet de secouer le joug d'une autorité devenue tyrannique, et d'élever son trône à Cordoue; mais cette entreprise n'étoit pas sans obstacle. L'oubli de l'autorité souveraine étoit encore pour les musulmans une nouveauté criminelle; et quoique relâchés dans la foi, ils n'étoient pas mûrs pour la rebellion. Abdélazis avoit d'ailleurs choqué les préjugés des mahométans par son mariage avec Eglone, veuve de Rodéric. Un parti nombreux se forma contre lui; et ses ennemis, sûrs de l'aveu de la cour de Damas, le poignerent au moment où, selon l'antique coutume, il se rendoit seul à la mosquée à l'heure de la priere.

Le comte Julien avoit péri victime de ses remords, ou peut-être de l'ingratitude jalouse des chefs arabes. Il ne restoit plus aucun des vainqueurs de Rodéric: la fortune se plut à rendre leur destinée aussi funeste que celle de ce prince malheureux, et ne mit entre eux que la différence de quelques années.

Le féroce Ayub, parent et assassin d'Abdélazis, voulut succéder à son autorité; il trouva dans Alahor un compétiteur plus heureux ou plus habile. Ce nouveau lieutenant du calife porta ses armes au-delà des Pyrénées, inonda la Gaule Narbonnaise, en dévasta les villes, et rentra bientôt rassasié de carnage et de butin. Les Sarrasins pouvoient dès-lors pousser plus loin leurs conquêtes: les divisions intestines des Francs et la foiblesse des Visigoths ne laissoient pas à ces peuples le pouvoir de les arrêter.

Elzémagh, suivant la route frayée par ses prédécesseurs, pénétra dans les Gaules, et battu par Eudes, duc d'Aquitaine, trouva la mort sous les murs de Toulouse. Moins ambitieux, il auroit pu s'illustrer par un autre genre de gloire: c'est lui qui sema parmi les Arabes d'Espagne les premiers germes des arts et de la civilisation; versé dans les sciences naturelles, il composa une géographie physique de tout le pays dont il avoit organisé l'administration.

Abdoulrahman, connu par les Européens sous le nom fameux d'Abdérame, lui succéda. Rappelé deux mois après son arrivée, il ne reprit le gouvernement de l'Espagne que douze ans après. Les événements qui remplissent cet intervalle ne méritent guere d'être rapportés.

Avide de gloire et passionné pour la guerre, il se préparoit à marcher dans les Gaules, lorsque Mnuza, gouverneur de la Catalogne, indigné de ses hauteurs, se ligua contre lui

avec les Francs. Vaincu et poursuivi, Munuza échappa par une mort volontaire au malheur de tomber vivant entre les mains de son ennemi; mais sa femme, fille du comte Eudes, et gage de leur alliance, tomba au pouvoir d'Abdérâme. Frappé de sa rare beauté, le général arabe l'envoya au calife Hackam: ainsi la fortune des musulmans forçoit la France même de payer son tribut au sérail de leur maître.

Abdérâme traverse bientôt les Pyrénées à la tête d'une armée que les historiens portent au nombre de quatre cent mille hommes: il assiege Arles; le duc d'Aquitaine marche au secours de cette place, et, moins heureux cette fois, est battu par les Sarrasins. Abdérâme passe la Garonne, prend Bordeaux, traverse le Périgord, la Saintonge, le Poitou, livre ces beaux pays à toutes les horreurs de la guerre, éteint dans les cendres des églises la haine dont il brûle pour le nom chrétien, et précédé de la terreur s'avance aux portes de Tours.

Eudes et Charles Martel réunis perdent, dans l'imminence d'un danger commun, le souvenir de leurs discordes passées. Charles rassemble les forces de la Germanie, de l'Austrasie, de la Bourgogne et de la Neustrie; bandes guerrières exercées à la victoire. Il traverse la Loire, et campe sur ses bords. Une journée va décider du sort de l'Europe chrétienne.

Charles et Abdérâme tous deux ambitieux, rois tous deux sous le nom de sujets, illustres déjà par de nombreuses victoires, combattant l'un et l'autre pour leur grandeur personnelle autant que pour la patrie, s'arrêtent un moment devant de si grands intérêts. Les deux armées restèrent sept jours en présence l'une de l'autre: enfin le signal fut entendu; l'ardeur guerrière des deux chefs avoit passé jusqu'aux derniers rangs de leurs soldats. Le combat fut opiniâtre et terrible; des flots de sang coulèrent; mais la victoire, long-temps incertaine, couronne enfin les exploits du prince français. Selon les historiens du temps, plus de trois cent soixante mille Arabes furent couchés sur la plaine. Abdérâme avoit perdu la vie, et ce qui resta de son armée ne parvint pas même à regagner les villes possédées par les Arabes dans la Gaule Narbonnaise.

Cette sanglante défaite porta la consternation et le deuil jusqu'à la cour de Damas. Le calife Hackam, indigné que l'éclat de son règne fût terni par la honte des armes musulmanes, fit partir un nouveau gouverneur avec l'ordre exprès de marcher sans délai dans les Gaules. Cet ordre fut vain: Abdoulmelek ne pénétra pas jusqu'en France; mis en déroute dans les Pyrénées, il rassembla à peine les débris de son armée dans la Celtibérie. Akbé, son successeur, ne fut pas plus heureux avec plus d'habileté: vainement il trouva des auxiliaires dans les enfants de Eudes, qui revendiquoient de Charles Martel l'héritage de leur père. Le génie de Charles triompha une seconde fois des armes musulmanes, et les Arabes repassèrent les Pyrénées ayant même perdu les villes qu'ils avoient jusque-là conservées sur les rives du Rhône et dans les environs du golfe de Lyon.

Les revers des Arabes dans les Gaules expliquent peut-être l'étonnante rapidité de leurs premiers succès: ils triomphent tant qu'ils n'eurent à combattre que des peuples amollis et dégénérés, ou ceux dont la discipline encore plus imparfaite ne pouvoit balancer le choc

impétueux de leur cavalerie, force essentielle de leurs armées. Cette impétuosité se brisa devant les bataillons serrés de Charles Martel; le nombre ne put l'emporter sur une savante tactique. Trop esclaves de leurs préjugés nationaux pour adopter des coutumes étrangères, les Sarrasins ne profitèrent pas, comme les Romains conquérants avoient toujours fait, de la science même de leurs ennemis, et n'imaginèrent point que leur art militaire fût susceptible de réforme et de perfection; mais c'est à la France qu'appartient incontestablement la gloire d'avoir mesuré leurs forces aux yeux du monde épouvanté. Malgré les incursions que les Sarrasins tenterent depuis dans la Narbonnaise sous les califes de Cordoue, la France fut dès-lors leur vrai tombeau, et le terme où s'évanouit le prestige qui les avoit tant de fois rendus vainqueurs.

Akhé oublioit et faisoit oublier ses revers en consolant les peuples opprimés par son prédécesseur: de nouveaux troubles, et une faction nouvelle ayant pour chef Abdoulmelek, lui ravirent l'autorité et la vie. Le perfide Abdoulmelek ne traîna pas long-temps sa violence abhorrée: devenu odieux à ceux mêmes qui l'avoient rétabli, et forcé d'implorer le secours d'un gouverneur d'Afrique, il trouva un rival dans cet auxiliaire, et périt par son ordre d'un supplice ignominieux.

Depuis le rappel de Moussa et l'assassinat de son fils, une succession rapide de gouverneurs, effet de la politique inquiète des califes, tourmentoit les Arabes d'Espagne: des divisions intestines, des perfidies, des scènes sanglantes, remplissent tout l'espace qui s'écoule depuis leur dernier échec dans les Gaules jusqu'à la révolution qui démembra l'Espagne de l'empire des califes. Les mêmes vices travailloient aussi l'Afrique. Les peuples, toujours victimes de la rapacité ou de l'ambition de leurs gouverneurs, perdoient le respect d'une autorité avilie par la fureur des factions, et sans force pour les protéger contre elles. Les lieutenants du calife, au milieu de ces troubles, s'accoutumoient à conquérir par la voie des armes la représentation qu'un maître trop éloigné ne pouvoit leur garantir, et la considéroient déjà comme un pouvoir indépendant.

#### ÉLÉVATION DU CALIFAT DE CORDOUE.

Nous avons vu les Arabes d'Espagne, malheureux au sein de leurs conquêtes, se consacrant en vains efforts contre les Gaules, et troublant enfin du bruit de leurs revers la voluptueuse indolence des princes de Damas. De si justes sujets d'alarmes n'étoient cependant, pour les foibles Ommiades, que le présage de malheurs nouveaux, plus funestes à l'empire et à eux-mêmes. Le califat étoit héréditaire dans leur maison depuis environ un siècle; indignes pour la plupart, par leur foiblesse ou par leurs vices, de la suprême puissance, ces princes se soutinrent avec peine au milieu des orages, et par un jeu bizarre du sort, le dernier de tous, héros destiné à relever l'honneur de sa race, fit vainement les plus généreux efforts pour retenir le sceptre.

Il passa aux descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, et une affreuse perfidie l'assura pour toujours dans leurs mains. Sous l'ombre d'une paix sacrée, d'une amnistie donnée et reçue, les enfants de la race d'Ommiah, réunis pour prêter hommage à leur vainqueur, tombent ensemble sous la massue des bourreaux. De magnifiques tapis recouvrirent l'horreur de ce massacre, et le féroce Abdallah, qui l'avoit commandé, savoura sur leurs corps expirants l'ivresse d'un somptueux festin.

L'histoire des princes qui régnerent à Cordoue offre, dans l'espace de trois cent huit ans, le retour continu des mêmes scènes au-dedans et au-dehors de l'état : toujours des révoltes, des guerres civiles, des villes vaincues et pardonnées se soulevant de nouveau. Les princes chrétiens s'agrandissent parmi ces troubles. Les califes, dignes par leur courage et leurs talents de ces infatigables rivaux, défendent leurs états : les limites respectives sont tour-à-tour reculées, et les deux nations semblent se partager également les revers et les succès.

L'historien, fatigué de ces récits monotones de révoltes, de sièges et de batailles, trouve un heureux délassément à raconter la magnificence et la grandeur des califes, les mœurs épurées et nouvelles d'un peuple modifié par un nouveau climat : heureux si cette influence avoit pu extirper les vices qui préparèrent sa ruine ! Mais tandis que cet arbre politique étend au loin ses vastes rameaux, l'observateur attentif découvre le ver rongeur qui dévore ses racines ; il le voit croître et se fortifier parmi les vains prestiges d'un luxe trompeur, et détacher enfin de la terre l'ouvrage de trois siècles de combats et de gloire.

D'où venoit chez les Arabes cette inquiétude excessive qui les perdit ? quelle cause assigner à cet attrait fatal de rébellion que rien ne peut comprimer, à ces délires ambitieux que les flots de sang et l'horreur des vengeances ne peuvent éteindre ? Ces hommes sont semblables à ces vains guerriers dont nous parle la fable, qui, nés des dents de l'impure Gorgone, tombent frappés l'un par l'autre sur le sol qui venoit de les produire, et n'attestent que par les fureurs et le trépas leur existence d'un moment. Leur étonnante mobilité les fait subitement passer de l'audace au repentir, de l'enthousiasme au regret, et les cités factieuses achètent presque toujours, par la tête de leurs chefs, un pardon auquel elles n'ont plus de droit. On voit souvent des rebelles se liquer avec des chrétiens ; mais il est à remarquer que ces alliances ne sont guère moins fréquentes des chrétiens aux Arabes que de ceux-ci aux chrétiens : tant les vues de l'ambition personnelle pouvoient l'emporter sur la haine et sur les opinions les plus sacrées !

Cependant les Africains ou Béréberes, nation sauvage et féroce, ennemie par tempérament de la civilisation, étoient dans un état forcé sous le joug d'une domination régulière et constante ; on retrouve toujours en eux les mêmes hommes qui, à la voix de leur reine, avoient si facilement incendié leurs propres villes : les tentes du désert et les cavernes de l'Atlas leur convenoient mieux que les rives du Guadalquivir ; les bienfaits d'une nature

libérale, en augmentant le sentiment de leurs forces, ne faisoient qu'exalter leur barbarie, et à défaut d'ennemis, il falloit qu'ils se déchirassent entre eux. Cette humeur indocile lassa plus d'une fois la constance de leurs maîtres : Hacham, fils et successeur d'Abdérâme, ne trouva d'autre moyen de les réduire que de commander l'extinction totale de leur race en Espagne; la contrée de Takerna, qu'ils habitoient, resta déserte pendant sept ans; mais, à la voix de nouveaux ambitieux, l'Afrique vomissoit sans cesse des hordes nouvelles.

Deux princes, derniers rejetons de la race des Ommiades, Moaviah et Abdérâme son fils, avoient échappé à la sanglante exécution commandée par les Abassides, et s'étoient réfugiés dans les solitudes de l'Afrique. Le premier ne put résister aux rigueurs de l'exil ou de l'obscurité; il mourut en laissant à son fils ses droits, et le soin de venger sa dynastie. Abdérâme, jeune, ardent et digne de ce legs honorable, tourna ses yeux et ses pas vers l'Espagne, où l'élevation de son caractère, son affabilité, les droits de son sang, lui formèrent en peu de temps un nombreux parti. Assuré de la fidélité de ceux qui le composoient, il les rassembla dans Archidona, où s'étant fait reconnoître pour fils de Moaviah, et petit-fils du calife Hercham, il fut proclamé souverain par l'armée, le 14 mai 756. En vain Jussef Alfareo, alors gouverneur des provinces espagnoles, au nom de Abul Giarf Almanor, second calife de la race d'Abbas, voulut soutenir les droits de son maître: plusieurs défaites et une mort violente furent le salaire de sa fidélité. Son fils Mahomad Abul Asaud ne fut pas plus heureux, et une grande bataille qu'il perdit près de Coria fit couler pour la dernière fois le sang des peuples d'occident en faveur des souverains de l'Asie.

Abdérâme déclara son nouvel empire affranchi de leur suzeraineté; il en fixa le siege à Cordoue, et prit le titre de *Emir al mumenin*, c'est-à-dire prince ou commandeur des fideles.

Presque toutes les villes de l'Espagne où flottoient le drapeau des musulmans se soumirent volontairement à son obéissance, et son empire s'étendit, en peu de temps, du détroit de Gibraltar aux rives de l'Ebre, et de Tarragone jusqu'à l'embouchure du Duero.

Ses progrès vers le nord furent arrêtés par les premiers successeurs de Pélagé: mais s'il ne lui fut pas permis d'entamer le territoire sacré où le sang des rois goths avoit trouvé un asile, des trêves adroitement ménagées lui garantirent l'intégrité du sien, et sa politique avec les princes chrétiens répara le peu de succès de ses armes.

Un acte de rigueur exercé envers Ben al Arabi, gouverneur de Saragosse, détermina celui-ci à lever l'étendard de la rebellion, et à se mettre sous la protection de Charlemagne. Une armée française passa les Pyrénées, et rétablit pour un moment les droits des chrétiens dans les provinces en-deçà de l'Ebre; mais obligée de se retirer à l'approche de forces considérables réunies par Abdérâme, elle se hâta de regagner la France, et n'y parvint qu'après avoir laissé, dans la funeste vallée de Roncevaux, l'élite de ses guerriers et la fleur de la chevalerie.

Débarassé de tous ses ennemis par des traités ou par la victoire, Abdérame se retira à Cordoue, où il fit élever cet édifice fameux qui a porté jusqu'à nos jours la tradition de sa magnificence. Voulant en même temps adoucir le caractère de ses peuples, et fixer dans sa cour les lumières et la civilisation, il fit venir d'Asie les professeurs les plus habiles dans tous les genres, et fonda ces écoles célèbres d'où sortirent les savants qui ont entretenu le feu sacré des arts et des sciences au milieu des ténèbres du moyen âge.

Ce fondateur d'un nouvel empire, non moins renommé par sa valeur que par sa droiture et sa tolérance, mourut à Cordoue, en l'an 788, respecté de ses rivaux, et tellement estimé de ses sujets, qu'ils lui donnerent, par acclamation, le surnom de *al Adhel*, ou le *Juste*.

Profitant de ce que l'ordre de la succession n'avait point été assez précisément fixé, Hescham ou Issem, troisième fils d'Abdérame, s'empara du trône, au préjudice de Zulema son frère aîné. Digne d'ailleurs de succéder à son père, il se montra empressé de suivre ses traces; il agrandit l'empire d'Abdérame, termina ou agrandit les édifices qu'il avait commencés, mais échoua, comme lui, dans une expédition tentée pour anéantir la race des braves qui se multiplioit dans la retraite impénétrable des Asturies.

Alhakim ou Alhaca son fils lui succéda: il eut, dès le commencement de son règne, deux guerres à soutenir; l'une contre ses oncles Zulema et Abdallah, qui tentèrent vainement de faire valoir leurs droits à l'héritage d'Abdérame; l'autre, moins heureuse, contre les rois don Alonse et Louis-le-Débonnaire, dont le premier pénétra, par la Galice, jusqu'à Lisbonne, tandis que le second s'empara de Gironne et de Lérida. D'ailleurs quelques circonstances mémorables signalèrent l'époque où Alhakim occupa le trône des califes d'occident. Le système militaire des Arabes se perfectionna, leur marine fut rétablie, et, malgré quelques revers, les armes musulmanes conservèrent leur éclat. Mais néanmoins on s'aperçoit déjà que le sang d'Abdérame commence à dégénérer: ce n'est plus au calife que l'histoire attribue la gloire des événements ou des institutions de son règne; c'est le visir Mahomad qui fait construire une escadre dans le port d'Almeria; c'est le général Abdel Carime qui arrête les efforts des Français en Catalogne.

Abdérame II, fils aîné et successeur d'Alhakim, porta avec honneur le sceptre et le nom de son bisaïeul: en prenant possession du trône, il fit rentrer dans l'obéissance les villes de Valence et de Mérida qui s'étoient déclarées indépendantes, et bientôt après, il força les Normands, qui avoient débarqué à Lisbonne, d'aller chercher en Neustrie un ennemi moins redoutable, et des conquêtes plus faciles à conserver. La rapidité de ses premiers succès le rendit téméraire: profitant de la circonstance qui laissoit une armée nombreuse à sa disposition, il se jeta à l'improviste sur les états de D. Ramire I<sup>er</sup>; mais, malgré quelques mécontentements qui rénoient alors parmi ses sujets, celui-ci trouva assez de ressources dans leur patriotisme pour arrêter le torrent de l'invasion musulmane. Alvela fut le théâtre d'une sanglante bataille dans laquelle on vit tous les évêques et les grands du royaume de